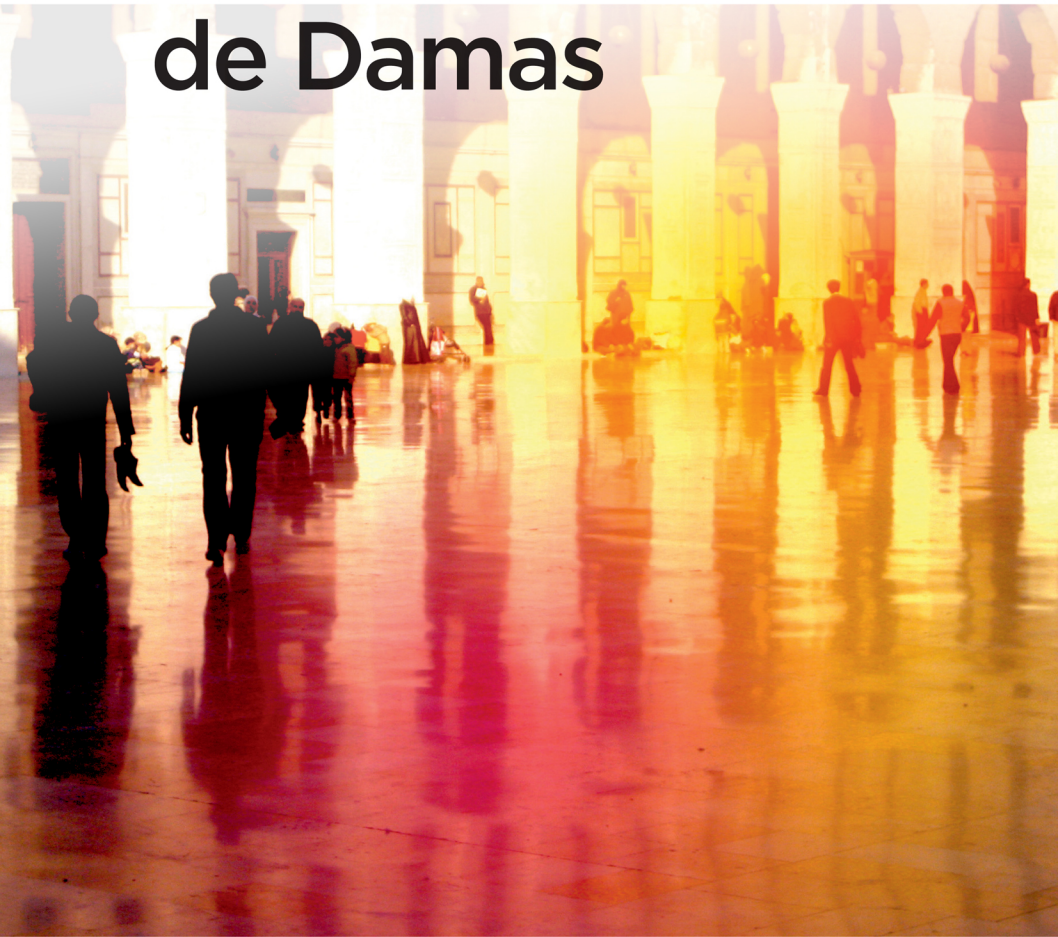


Aude Seigne

Les Neiges de Damas



ZOE

LES NEIGES DE DAMAS

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Chroniques de l'Occident nomade, 2011

AUDE SEIGNE

LES NEIGES DE DAMAS

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.*

*Nous remercions le Fonds de soutien à l'édition de la République
et Canton de Genève de son aide à la publication.*

L'auteur remercie de son soutien la Fondation Leenaards.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2015
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © Damas 2008, Aude Seigne avec Nadège Dell'Omo

ISBN 978-2-88182-935-2

ISBN epub: 978-2-88927-282-2

ISBN pdf web: 978-2-88927-283-9

*Il serait temps maintenant d'envisager comment l'homme
peut être présent au monde et à soi-même conjointement.
Problème du siècle, ou des siècles qui viennent.*

Denis de Rougemont

*Quel autre secret que celui de l'inaccomplissement,
qu'avons-nous d'autre à dissimuler soigneusement
que notre insatisfaction ?*

Nathalie Léger

Prologue

C'est un nouveau type de voyage. C'est un livre contre la dictature du sens et de la cohérence, contre l'obligation de conclure.

C'est un texte qui m'obsède. C'est une histoire qui me hante et se refuse à moi. C'est l'histoire d'une mort. On ne sait laquelle. On ne sait pourquoi. Mais on essaiera de savoir.

Première partie

La splendeur orientale,

Tout y parlerait

À l'âme en secret

Sa douce langue natale

Baudelaire, « L'invitation au voyage »

1770 avant J.-C.

L'homme est debout sur les toits et regarde le ciel. Ses yeux suivent le vol des oiseaux puis descendent sur la ceinture de brume qui empêche de séparer distinctement le désert du ciel. Par temps clair et lorsque la chaleur est moins forte, il sait qu'on peut discerner de hautes montagnes, qu'on peut voir les bateaux poussés en direction de la ville sur l'immense canal de navigation qui traverse le désert et avoir ainsi l'impression qu'ils sortent des sables. Mari est une ville riche dont la position est stratégique, un carrefour de merveilles dont on dit parfois même qu'il supplante Babylone, notamment par son administration minutieuse et par son système d'irrigation ramifiée. L'imposant palais que l'homme parcourt à présent du regard est le reflet de cette prospérité, si vaste et si haut qu'on dirait un temple dressé vers le ciel et directement en contact avec les dieux. Le ciel, son étendue, sa majestueuse impénétrabilité. L'homme des toits y revient toujours.

Pourtant, au-delà de ces montagnes sur l'horizon, il se dit parfois qu'il doit exister d'autres villes

et d'autres palais. C'est d'autant plus intrigant que son nom à lui, Oubaram, signifie «étranger», alors que lui-même ne sait plus à qui, ou à quoi, il devrait se sentir étranger. Ses parents sont morts prématurément, il n'a de souvenir que cette ville. Vient-il en réalité d'au-delà des montagnes ? Il aime contempler les caravanes de voyageurs lointains qui traversent Mari avant d'entrer dans le palais. Leurs costumes, leurs langues, parfois même la forme de leurs visages sont différents. Oubaram voudrait être ces visages, voudrait être leurs yeux pour avoir en lui le souvenir de paysages inconnus et de vies potentielles. Lorsqu'il regarde le ciel, il lui arrive de penser que ce ciel est partout le même et pour tout le monde, pour la florissante Mari comme pour ces étrangers voyageurs et pour toutes les parties du monde qui ne se connaissent pas entre elles. C'est une question d'espace mais aussi de temps. Il lui arrive ainsi de penser que les ancêtres de Mari, dans leurs petites maisons inconfortables des marais du Sud, regardaient déjà ce ciel. Et que bien avant qu'il y ait des hommes, peut-être le ciel existait-il déjà. Si c'était vrai, ce serait formidablement étonnant.

2005

Alice parcourt lentement les pierres anciennes de l'université. Elle est un peu en avance et aimerait entrer dans l'auditoire exactement à l'heure pour ne pas se faire remarquer. Elle prend son temps, et atteint finalement l'extrémité du couloir au froid minéral.

Les vieux pupitres en bois gravés par des générations d'étudiants l'émerveillent aussitôt, charme étourdissant de choses anciennes, de siècles de savoirs conçus, formulés, échangés, avérés, erronés, revus, ravalés, recrachés, digérés, ou enfin portés à maturation à l'intérieur d'un nouvel être. C'est le jour de la rentrée universitaire et tous les départements de la Faculté des lettres ont préparé une présentation des filières entre lesquelles les étudiants doivent choisir pour les trois prochaines années. Alice écoute attentivement, tout en regardant la douce lumière d'automne se refléter sur les vieux gradins en bois élimés, parfaitement adaptés à son idée des études de lettres. Elle est heureuse et oublie qu'elle a un jour songé à une autre vie, loin

du cadre rigoureux des études, plus proche d'une liberté d'apprendre au gré des vents, des opportunités, des expériences.

Un homme d'apparence chétive s'approche du micro: «Je m'appelle Adam Campagnon et je dirige une petite unité de Mésopotamie.» Sa voix tremble et s'amenuise et Alice devine que ce n'est pas dû à la vieillesse, mais à un mélange de timidité et de résignation. Il parle mais son discours n'est pas séduisant, il montre mais ses gestes refusent de montrer. Il porte un pantalon qui fait penser à la fois à celui d'un ramoneur et d'un montagnard, assorti d'une veste en polaire bleu marine. Alice ne sait pas encore qu'elle ne lui verra que ces vêtements par la suite, que cet air de voyageur usé alors qu'il vit dans une sédentarité concentrée et presque secrète, dissimulant son génie derrière une apparence très modeste. Il lui expliquera un jour: «J'ai

cinq fois le même pantalon
cinq fois le même pull
cinq chemises
mais là elles sont quand même
légèrement différentes

et comme ça c'est réglé.» Des murmures amusés traversent l'auditoire car les étudiants comprennent que cet homme a depuis longtemps perdu l'espoir de les convaincre. Il regarde le sol, se racle la gorge,

prononce quelques mots dans des langues mortes puis se tourne vers l'auditoire pour les commenter ou pour s'assurer qu'il n'est pas seul. Jusqu'à cette phrase, qu'il lâche comme un couteau nonchalant: «Enfin, le cunéiforme, ce n'est que la plus vieille écriture du monde.» Alice sursaute, tant cette phrase l'émeut, presque physiquement, agit sur elle comme la révélation d'une évidence. Que pouvait-elle bien chercher d'autre? Elle a tout à coup la certitude qu'elle doit aller le plus loin possible, qu'elle doit remonter le temps jusqu'à cette écriture première qui lui permettra de vivre encore un peu sur les routes. Elle a voyagé, jeune, rapide, obsessionnelle, elle cherche quelque chose dans le monde, au plus loin, au plus étranger, aux extrémités, quelque chose qu'elle n'est pas sûre de trouver dans cet auditoire. Alors cette première écriture du monde est un espoir qu'elle se doit de vérifier. Elle ne pourra pas remonter au-delà. Elle étudiera donc les civilisations mésopotamiennes.